

Le public passera très probablement à côté du titre exact de cette chanson, qui est : « Mysoginie à part ». Elle demeurera pour lui quelque chose comme “ *Elle m'emmerde...* ”. Il faut avouer que Brassens emploie ici trente (30) fois le mot ou ses dérivés, ce qui doit constituer un record dans le genre. Mais “ *Le mot n'est rien du tout* ” ainsi que l'affirmait “ *Le Pornographe du Phonographe* ” et, comme pour appuyer ses dires, ce “ *sage qui avait raison* ” de classer les femmes en ces catégories fameuses n'était autre que le poète raffiné de “ *La Jeune Parque* ”, le sétois Paul Valéry ! Cette dame qu'il ne fait apparemment pas bon rencontrer au coin d'un bois de lit, Brassens nous l'assassine avec une verve et une truculence si contagieuses que l'effet comique majeur — Rodrigue, qui l'eût dit ? — nous est apporté par Paul Claudel en personne. Oui, oui, par Paul Claudel, vous dis-je!..

Après la douche à laquelle il soumet son emmerdeuse royale, c'est dans une source de clairière que Brassens trempe « *Bécassine* » avec cette tendresse qui n'est qu'à lui et n'ose jamais dire son nom. Ce thème des pures amours rurales, interdites aux hobereaux, promises aux voleurs de pommes, est un de ceux que pratique et renouvelle avec bonheur Brassens depuis ses débuts. Il lui plaît que ces bergères — “ *tout à fait dignes du panier — de Madame de Sévigné* ” — chaussent parfois les sabots d'Hélène. Il nous plaît que Brassens enrichisse de temps à autre son volume de contes d'un Perrault aussi pudique que sentimental.

Il y a de la farce, cette marque de la fabrique Brassens, dans « *l'Ancêtre* » mais souvent cette farce et ces pirouettes ne sont là que pour camoufler une infinie pitié. Ce pauvre ancêtre de Bicêtre court de déception en déception lors de la réalisation de ses ultimes désirs au seuil du tombeau. Il suffit que la femme d'Hector ou que les copains d'abord veuillent lui apporter un dernier réconfort pour qu'aussitôt la société s'y oppose, pour que les carabins ferment leur porte. Sous sa fausse apparence de chanson à boire ou à faire autre chose, il nous semble qu'il y a là-dessous bien des mélancolies en uniforme d'Assistance Publique.

« *Rien à jeter* », cette affirmation dissimule un hymne discret à la fidélité, qui peut être une vertu même en matière de vertu. “ *Sans ses cheveux qui volent* », il est évident que le narrateur court à la catastrophe. Méfions-nous des chansons dites “ fortes ” de Brassens, dont l'impact risquerait de rejeter dans l'ombre ce que l'auditeur distrait pourrait prendre pour des œuvrettes alors qu'elles éclairent de toutes leurs lumières tamisées la face cachée du poète. “ *Rien à jeter* ” a la grâce, la retenue, le charme d'une caresse, et quoi de plus important, dans la vie, qu'une caresse dans les cheveux ?

Depuis quinze ou vingt ans, les compagnons de Brassens connaissaient “ *Les Oiseaux de passage* ” et la “ *Pensées des morts* ” qu'il avait mis en musique et leur chantait les soirs où cela lui chantait. Ils les avaient pieusement “ piquées ” pour la plupart au magnétophone. C'est une grande joie pour eux — et pour vous, donc ! — de les retrouver sur ce disque. Quoi de plus “ Brassens ” que ces anarchistes d'« *Oiseaux de passage* », ces assoiffés d'azur, ces poètes, ces fous qui, du plus haut du ciel, défèquent sur la volaille terre-à-terre ? Puisse le chasseur qui entendra cet immense bruit d'ailes y regarder à deux fois avant de tirer sur le canard sauvage ! Puisse-t-il être troublé de “ *voir passer les gueux* ” !

Sœur, à n'en pas douter, de charité, « *La religieuse* » est aussi la sœur du bon abbé de « La Marguerite », celui qui trouvait la fleur du scandale dans son bréviaire. En un satanique déroulement d'alexandrins majestueux, sur une musique plaisamment sacrée, la religieuse au corps de nymphe se déshabille sous les yeux exorbités d'enfants de chœur de plus en plus congestionnés. C'est là qu'il nous faut admirer, en dehors du talent, le tact d'un Brassens. Pas la moindre faute de goût pour nous exposer un sujet, disons brûlant, qui pouvait en susciter une kyrielle. L'auteur jongle très au-dessus de la salle de garde, dans les nuées de l'humour. Et pour finir, Brassens a l'élégance spirituelle — ô l'hypocrite — de nous assurer que tout cela n'était qu'une calomnie... ou qu'un rêve?...

Un bravo pour Brassens d'avoir repêché, dans le purgatoire de son « Lac », le plus grand Lamatine, celui de cette émouvante « *Pensées des morts* », et de l'avoir aussi bien servi, d'avoir secoué, battu la poussière de ces vénérables tapis que sont nos classiques. Repeints de neuf, on s'aperçoit alors pourquoi ils nous viennent de si loin, on s'aperçoit alors que ces morts sont vivants, et chantent. Merci, Georges, et vous aussi, Nicolas (dit : « La Famine ») et Rosso d'avoir si joliment habillé ce pot de chrysanthèmes.

C'est un superbe titre de fable que « *La rose, la bouteille et la poignée de main* », et quelle grande fable de notre temps, où l'indifférence de l'homme pour l'homme n'a d'égale que l'odieux!... Repoussé de tous, le juste, le généreux voit régulièrement ses offrandes échouer entre les mains symboliques de la police. Les exégètes du chrétien Brassens — mais qui n'est pas chrétien, à part quelques mahométans? — pourront ici découvrir la parabole de leur choix. A ceci près que cette chanson bien pessimiste ne se termine pas sur une rédemption.

Les hasards de la « mise en pages » de ce disque nous ont fait garder « *Sale petit bonhomme* » pour la bonne oreille. Sur l'éternel canevas des amours mortes, Brassens a tissé d'une aiguille cruelle le plus déchirant peut-être de ses refrains. Quoi de plus amer que cette sombre image du petit dieu qui s'en vient « *remballer sa vaine panoplie* »? Comme s'il avait senti qu'il poussait la détresse un peu loin, Brassens, ce monsieur qui ne veut pas pleurer, se livre à d'atroces ironies du genre « *J'oublie presque toujours le nom de l'héroïne — Quand la comédie est finie* », du style « *Et j'aurais sans nul doute enterré cette histoire — Si pour renouveler un peu mon répertoire — Je n'avais besoin de chansons* ». « Ce n'est pas gai », comme le disait Léautaud (et bien d'autres). Mais d'une beauté qui rejoint tout naturellement cette Seine qui coule sous le Pont Mirabeau d'Apollinaire.